

ARTEM

Les ombres. Henry les avait toujours vues. Elles étaient partout. Elles ondoyaient autour de lui, le long de ses épaules, lui caressaient la nuque, lui murmuraient à l'oreille nuit et jour des secrets éthérés. Elles s'engouffraient silencieusement dans les rues dès que le jour s'effaçait, s'enroulaient tels des rubans de ténèbres autour des lampadaires avant d'en absorber toute la lumière.

Il n'avait rien espéré en venant ici ce soir-là, mais il remarqua immédiatement que quelque chose avait changé. C'étaient les ombres qui lui donnaient cette impression, et elles ne le trompaient jamais. Ces derniers temps, lorsqu'il sortait de l'université et que la pluie tombait en même temps que la nuit sur Londres, il préférait passer les dernières heures du soir au musée, lorsque plus aucun visiteur ne venait hanter ses murs, avec pour seules compagnies les tableaux et les ombres.

Henry connaissait les ombres par cœur. Il pouvait deviner les yeux clos leurs mouvements, leur odeur et même leur texture. Ce soir-là, elles se mouvaient différemment. Il n'aurait su expliquer ce qui avait réellement changé, mais il le sentait ; c'était comme quelque chose d'évident pour ses sens, mais qu'il ne parvenait pas à décrire. Il longea les interminables galeries du musée, non sans jeter au passage quelques regards aux peintures dont il connaissait déjà chaque détail. Ces lieux n'avaient plus aucun secret pour lui : les visages présents sur les tableaux n'étaient désormais plus des inconnus à ses yeux, mais étaient devenus familiers, comme des amis de longue date auxquels il venait rendre visite de temps en temps.

Il avait toujours été taciturne, solitaire, trouvant dans les musées la silencieuse compagnie dont il avait besoin. L'art avait toujours été son remède, l'antidote à tous ses maux. Les tableaux étaient plus que de simples peintures. Ils représentaient des histoires, des héritages, parfois des fantômes, autrefois les emblèmes d'un temps qu'il n'avait pas connu. Les peintres n'étaient pas pour lui de simples artistes, mais les garants de ce qui subsisterait dans l'avenir. Henry ne pouvait imaginer une vie dépourvue d'art.

Plongé dans une semi-obscurité, il suivit les ombres qui le guidaient à travers tout le bâtiment, jusqu'à déboucher sur une galerie déserte. Il embrassa la pièce des yeux, cherchant ce qui avait embrumé tous ses sens. Il ne mit pas longtemps à l'identifier : au milieu de la galerie, trônant contre un mur, un immense tableau dominait tous les autres. Henry était surpris de voir une nouvelle pièce parmi toutes les œuvres qu'il connaissait par cœur. Mais ce qui le déstabilisa le plus fut le sentiment de vide qu'il éprouva en la contemplant. Il ignorait tout de cette toile, et en était troublé. Il ajusta ses lunettes qui glissaient de son nez, s'approcha, et ancrant ses yeux dans la peinture, sentant au même instant les ombres s'enrouler autour de ses doigts et de son poignet. Il n'avait pas peur d'elles.

Lorsqu'il était enfant et que ses sens commençaient tout juste à s'éveiller, les ombres l'effrayaient. Voir ces rubans brumeux flotter constamment autour de lui l'apeurait, d'autant plus lorsqu'il se rendit compte qu'il était le seul à les voir. Même en grandissant, les ténèbres ne l'avaient jamais quitté. Il avait été terrifié par cette essence noire qui sommeillait en lui. Ensuite, il avait compris que les ombres n'étaient pas aussi effrayantes qu'elles le paraissaient. Elles étaient paisibles, réconfortantes, immuables. Ces ténèbres étaient une constante dans sa vie au même titre que l'oxygène dans ses poumons, que le sang dans ses organes. En les côtoyant, Henry avait appris à les apprivoiser, à dompter ces entités ancestrales qui rugissaient au plus profond de son être. Parfois, il les faisait chanter, et d'autres fois elles dansaient avec lui dans l'obscurité.

Henry leva son regard vers le tableau. Il n'y avait aucune couleur sur cette peinture, si ce n'était un éclat vif et lumineux au milieu de la toile qui semblait se laisser engloutir doucement par la pénombre qui prédominait l'œuvre. Ou bien était-ce l'inverse ?

Peut-être que cet éclat mince et vulnérable allait finir par l'emporter sur tous ces nuages sombres ? En plissant les yeux, il parvint à distinguer des formes se détachant du brouillard, comme des mains osseuses et anguleuses tendues vers le centre, qui tentaient de saisir quelque chose. Sans doute était-ce cette lumière intense, et plus Henry la fixait, plus elle semblait grandir. Même les ombres du tableau paraissaient onduler à la même fréquence que les siennes et recouvraient désormais les murs de la galerie à la manière d'une tapisserie.

Les ténèbres, toujours enroulées autour de ses doigts, s'épaissirent, comme pour se modeler, puis s'étendirent en se mouvant doucement afin de prendre forme humaine. Là, une silhouette noire et sans visage se tenait à ses côtés, et une main nébuleuse enlaçait la sienne.

– Que t'inspire-t-elle ? murmura une voix profonde près de son oreille.

Henry devina sans mal qu'elle parlait de la toile.

– Une tragédie, répondit-il, les yeux rivés sur le tableau.

Toutefois, il avait le sentiment d'y déceler quelque chose de familier. Cette peinture et lui partageaient une essence commune. Il avait l'impression de s'y retrouver, de voir défiler à chaque coup de pinceau, chacun des événements de sa vie. Chaque couche de peinture, qui recouvrait cette toile, lui rappelait un souvenir.

– Parfois, certaines personnes naissent avec une tragédie dans le sang, soufflèrent les ténèbres contre son cou.

Il frissonna. Henry était persuadé de faire partie de ces gens-là. Autrement, comment expliquer ces ombres qui le suivaient où qu'il aille ? Qui l'habitaient depuis toujours ? Qui étaient ses plus fidèles amies depuis son enfance ? Elles avaient pris racine en lui, s'y développaient et étaient destinées à vivre en lui jusqu'à la toute fin de son existence. Ce fut sans doute la raison pour laquelle ce tableau le fascinait tant. Cette tâche claire au milieu de toute cette noirceur lui coupait le souffle. Il était convaincu que les œuvres d'art étaient comme des souvenirs matériels, figés, immortels et immuables, qui traversaient les âges et survivaient aux hommes. Elles étaient à la fois tangibles, intangibles, en apesanteur dans l'espace et le temps, mais aussi pleines de gravité.

Les battements de son cœur s'accéléraient et il ne put réprimer un frémissement lorsqu'il sentit une volute d'ombre lui caresser le visage. Il ne se souvenait pas avoir un jour goûté à la lumière. Toute sa vie, il n'avait connu que les ténèbres : elles lui semblaient bien plus calmes et rassurantes que ces rayons vifs et dévorants qui irradiaient tout sur leur passage. Sur ce tableau, la lumière lui paraissait aveuglante, douloureuse, destructrice ; comme une déesse vengeresse qui le mettait au défi de la regarder jusqu'à la toute dernière seconde, sans détourner un seul instant le regard.

– Pourquoi la lumière me paraît-elle si dangereuse ? soupira Henry.

– Parce que c'est dans sa nature, chuchotèrent les ténèbres. La lumière est semblable aux ombres. Ce sont deux essences antiques, plus âgées même que l'aube du monde. Elles sont le fondement de tout, les piliers manichéens de ce monde. La lumière est toute aussi féroce que les ténèbres, elles sont nées l'une de l'autre.

Henry songea un instant à ces paroles. Sur l'image, les rayons de lumière se changèrent brusquement en une pluie de flèches indomptables qui se dirigèrent dans tous les sens. Il porta d'un seul coup la main à son cœur, comme si l'une d'entre elles venait tout juste de lui transpercer la poitrine. Une volute d'ombre vint se lover autour de son oreille.

Il fut soudain tenté par l'envie de toucher la toile, comme si en posant ses mains dessus, il en résoudrait tous les mystères. Tout ce qu'il souhaitait, c'était comprendre ce tableau qui lui laissait dans le cœur une empreinte

ardente qu'il ne parvenait pas à expliquer. Derrière lui, il sentait les regards des autres tableaux le scruter avec attention. Il s'approcha alors un peu plus de l'œuvre d'art, et posa la paume de sa main à même la peinture. En le touchant, ce qu'il ressentit fut plus intense que tout ce qu'il eut imaginé jusqu'alors. C'était une sensation plus vive qu'une décharge électrique, plus puissante qu'un ouragan. Quelque chose apparut en lui, et il sentit au même instant les ténèbres s'épaissir et s'agiter autour de lui.

La texture de la toile était comme du tissu, comme une peau tout contre la sienne. La peinture donnait l'impression d'être encore fraîche sous ses doigts. Il crut même percevoir un faible ronflement sous la toile, comme une respiration lente et paisible : l'œuvre avait l'air vivante. Henry regarda sa main. Un film brillant et lumineux s'y était déposé :

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il, pris de panique.

– Tu ne poses pas la bonne question, lui répondirent les ombres. Tu devrais plutôt te demander qui tu es.

Pour lui, la réponse était évidente. *Une tragédie*. Quiconque naissait avec des ténèbres dans le cœur ne pouvait qu'en être une.

– Tu es un Artem, sifflèrent les Ombres en s'enroulant autour de ses jambes.

– Un Artem ? répéta Henry dont le cœur ne cessait d'accélérer.

– *Un artiste*. Quelqu'un qui voit la beauté là où les aveugles ne voient que la laideur. Quelqu'un qui sait reconnaître un espoir naissant, là où les autres ne s'y attendent pas. Quelqu'un qui sait que l'inspiration survient parfois des sentiments les plus profonds, comme la tristesse ou la mélancolie. Quelqu'un qui sait que l'art réside partout autour de nous, qu'il est juste sous nos yeux, mais qu'il suffit encore d'un peu de vaillance pour le percevoir.

Henry était abasourdi. Pourtant, toutes ces paroles résonnaient telle une vérité en lui. Par tous les Anges, que lui arrivait-il ? Les ombres serpentèrent autour de son bras et le guidèrent vers la toile comme pour lui enjoindre de poser à nouveau sa main sur le tableau.

Henry hésita un instant, mais ses ténèbres ne lui avaient jamais fait de mal, il leur vouait une confiance aveugle. Ce fut pourquoi il obéit. Dès que sa peau entra en contact une nouvelle fois avec la peinture, ce qu'il avait ressenti plus tôt lui parut infime. La sensation ineffable qui se déchaina en lui fut plus intense encore, comme si un feu liquide s'infiltrait dans tous ses membres.

Henry n'avait jamais rien connu de tel. Il n'éprouva aucune douleur, seulement un sentiment de plénitude. En lui, tout s'accéléra. Les ténèbres qui l'entouraient noircirent et se mouvèrent avec violence. En levant les yeux vers le tableau, il vit l'éclat blanc de la peinture diminuer de plus en plus. Il aspirait la lumière, il la sentait se mêler à son sang et à ses ténèbres. Cette nouvelle essence prit racine en lui.

Lorsqu'Henry retira sa main, le tableau était devenu aussi noir que les ombres. Il n'y avait plus aucune trace de cette lumière qui, autrefois, éclaboussait l'œuvre. Henry sentait en lui comme un nouvel éclat de vie. Il tendit la main, observa le résidu brillant qui s'y était déposé puis soudain, un rayon lumineux se forma au creux de sa paume. Il battait comme un minuscule cœur flottant entre ses doigts.

Détenir ce morceau de lumière, qui lui semblait aussi fragile que du verre, lui apparut soudain comme une évidence. Une larme dévala sa joue tandis qu'il regardait l'encre de ses ténèbres tourbillonner autour de la lumière. Ce tableau avait comblé un manque en lui qu'il avait ignoré jusqu'alors, mais qui existait pourtant. Il y avait trouvé un espoir, une renaissance. Finalement, sa vie n'était peut-être pas une tragédie...

– *Un Artem*, répéta-t-il. La lumière va de pair avec les ombres. *Elles sont nées l'une de l'autre*. Vous serez toujours là, n'est-ce pas ? s'inquiéta Henry en levant le regard vers la silhouette toujours debout à ses côtés.

– Jusqu'à la toute fin, murmurèrent les ombres à son oreille.